

Préface de l'auteur (1974)

En sifflotant, trad. (de l'anglais, éd. Peter Owen) Anne Guglielmetti

Buchet-Chastel 1985 ; 10-18 1992

PARFOIS et même encore à présent.

Le soir, ou tard dans la nuit, quand je me rends à quelque rendez-vous ou rentre chez moi, je passe devant cet hôpital où je fus hospitalisé il y a quinze ans et il m'est impossible de simplement poursuivre mon chemin. Il m'arrive alors de descendre du taxi et je demeure au pied du long mur gris pour contempler les lumières qui clignotent à travers les fenêtres des salles de garde.

Parce que j'ai passé trois ans dans cet hôpital, je connais le genre d'existence qui se déroule derrière chacune de ces fenêtres, je me souviens des raies sur les murs des chambres, des flaques de lumière que projettent les ampoules électriques, de l'odeur de la créosote et des murmures qui filtrent de la salle des infirmières. Je peux presque encore entendre les voix des malades conversant dans la salle de garde et me rappeler les sujets de nos discussions.

Même à présent je suis attiré par les hôpitaux et plusieurs de mes romans se déroulent dans ce cadre où les gens doivent se dépouiller de toutes fioritures sociales et se battre, pied à pied, avec la maladie. Ici, le président de société et le politicien doivent revêtir pyjamas et robes de chambre et il n'existe pas un seul privilège social qui puisse vous venir en aide dans ce combat contre la réalité de la maladie. L'opération est pénible à chacun et tous détestent les piqûres. Aucune richesse, aucune complicité avec le pouvoir ne peut écarter la terreur de la douleur et de la mort.

En 1950, je vins à Lyon en France, pour étudier la littérature chrétienne du XX^e siècle. Durant les vacances d'été de ma deuxième année à Lyon, je fis un inoubliable séjour dans la région où se déroule le grand roman de Mauriac *Thérèse Desqueyroux*. Quand je revins de ce voyage, je me sentis affaibli physiquement ; j'étais si fatigué que je n'avais plus la force de sortir de mon lit, chaque matin, au réveil.

L'hiver suivant, alors qu'un jour je flânais avec un ami, je me souvins brusquement de quelque chose que j'avais à faire et rentrai précipitamment chez moi. C'est alors que je crachai un peu de sang. Mais mon esprit refusa d'associer cet incident à des pensées de maladie parce que je n'avais pas d'argent pour payer le médecin si j'étais malade et aussi parce que je craignais de ne pouvoir poursuivre mes études.

Après deux ans et demi passés à Lyon, je vins à Paris. J'étais constamment fiévreux et dus aller voir un médecin qui diagnostiqua une maladie pulmonaire et me fit hospitaliser immédiatement.

J'avais espéré poursuivre mes études à Paris, mais ma santé ne me le permit pas et je passai l'hiver de ma deuxième année en France, dans un hôpital parisien. Les médecins me dirent que je ne pourrai sûrement pas rentrer au Japon avant le printemps mais mes pauvres moyens d'étudiant japonais à Paris ne pouvaient guère m'offrir le luxe de l'oisiveté. Finalement, avec l'aide d'un compatriote qui étudiait la littérature française, je pus embarquer sur un bateau qui acheminait le courrier et rentrer au Japon en février 1953.

Pendant plus d'un an je fus alité, incapable de faire quoi que ce soit, puis, progressivement, je recouvrai mes forces et, en 1954, je publiai mon premier récit de fiction, une nouvelle intitulée *Aden Made*, inaugurant ainsi ma carrière d'écrivain.

En 1958, juste un an après la rédaction de *Umi to Dokuyaku (La Mer et le Poison*, Buchet-Chastel, 1979) je participai à un congrès afro-asiatique de littérature à Tashkent. L'année suivante, après la publication de *Kazan (Volcano*, Buchet-Chastel, 1984), je fis avec ma femme un voyage en Europe et en Terre Sainte. Je n'arrivai pas à me débarrasser d'un refroidissement contracté à Rome et, lorsque je rentrai au Japon, mon médecin déclara que je souffrais d'une rechute aux poumons. Je passai les trois années suivantes sur un lit d'hôpital et, en 1961, je subis trois opérations majeures...

Il faut s'arrêter sur les premiers mots que l'on prononce en reprenant connaissance après une anesthésie.

Avant ma première opération, je décidai que, lorsque le moment serait venu, je ferai impression sur ma famille et mes amis en prononçant quelques profondes paroles du genre : « Même si Endo meurt, la Liberté demeure ! » ainsi que déclara autrefois le patriote japonais Itagaki Taisuke. Ou encore : « Plus de lumière ! », à la Goethe. Mais, d'une manière ou d'une autre, le rêve et la réalité ne coïncident jamais et, lorsque j'ouvris effectivement les yeux après l'opération, tout ce que je pus dire fut : « Oh, que j'ai mal ! »

Les transfusions que l'on me fit durant ces trois opérations étaient suffisantes pour renouveler complètement mon sang et ma famille avait l'espoir que si le sang était renouvelé l'individu aussi serait transformé. Ils me racontèrent combien ils furent déçus lorsqu'ils ne constatèrent rien de tel.

Lorsque les deux premières opérations se révélèrent être un échec, le médecin me laissa décider d'une autre intervention et ne manifesta qu'un maigre optimisme quant à ses chances de succès. Plus tard, ma femme me raconta que, à cette hauteur des choses, elle s'était à moitié résignée à devenir veuve.

Quand arriva le moment de cette ultime opération, on m'installa sur un lit roulant et on me transporta dans la salle d'opération de la même manière que les deux fois antérieures. Mais contrairement, à ce qui s'était passé auparavant, quand je dis au revoir à ma femme et quand les épaisses portes de la salle d'opération se refermèrent je fus envahi par le sentiment que j'avais regardé le monde pour la dernière fois. En cet instant, je songeai à mon travail avec, pour la première fois, l'ombre d'un regret. Il y avait tant de choses, encore, que je voulais écrire !

Au cours de l'intervention, mon cœur s'arrêta pendant plusieurs secondes et les médecins pensèrent que j'étais mort. Mais cette chance, qui n'appartient qu'au diable, est avec moi et je me suis arrangé pour survivre.

On m'ôta un poumon entier. Mon médecin m'avait interdit de fumer. Mais le cancer des poumons n'apparaît que chez les gens qui ont des poumons et quelqu'un comme moi, qui n'a plus que la moitié des poumons d'une personne normale, devrait être capable de fumer deux fois plus qu'une personne normale, n'est-ce pas ?

Shasaku Endo

Tokyo

* En français dans le texte.